



Traduire

Revue française de la traduction

233 | 2015

Voyage en équipage

C'est curieux chez les linguistes ce besoin de faire des phrases...

Isabelle Meurville



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/754>

DOI : 10.4000/traduire.754

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

Pagination : 60-67

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Isabelle Meurville, « C'est curieux chez les linguistes ce besoin de faire des phrases... », *Traduire* [En ligne], 233 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/754> ; DOI : 10.4000/traduire.754

C'est curieux chez les linguistes ce besoin de faire des phrases...

 **Isabelle Meurville**

Plissant les yeux derrière ses lunettes, Edith retourne la question dans sa tête. Elle frôle sans les voir les étals de cireurs de chaussures et de loueurs de pèse-personne qui encombrant le trottoir le long de Peace Avenue. Comme souvent au printemps, les rafales remuent inlassablement les poussières dans les rues d'Oulan Bator. Le coupe-vent étanche offre sa surface de portance et semble vouloir planer comme une chauve-souris. En luttant contre le vent, la voyageuse se demande si les yeux bridés des Mongols réduits à deux fentes sont une évolution darwinienne pour s'adapter à ces bourrasques qui pénètrent et irritent les paupières.

Les cavaliers de la steppe perdus dans la ville ont revêtu leur deel foncé. Ils se regroupent autour de petits camions odorants qui n'ont rien à envier aux *foodtrucks* des capitales occidentales, le temps de déguster une brochette de viande grillée. Les larges ceintures orange des nomades contrastent dans la foule sombre des costumes et des manteaux citadins. Sages veilleurs qui observent, curieux et impuissants, la métamorphose de leur pays.

Oulan Bator s'éveille d'un long hiver. Les terribles dzuuds (semblables aux tempêtes que connaissent les Français en montagne, mais à la puissance dix) du début des années 2000 n'ont pas sévi cette année. Le froid a tout de même engourdi urbains et nomades dans une même gangue implacable. La poignée d'expatriés des compagnies minières chinoises et canadiennes n'y a pas échappé. Tous ont empilé plusieurs épaisseurs de vêtements pendant les quelques semaines où le thermomètre affichait insolemment -25° et que le vent portait la température perçue dix degrés plus bas.

Edith réfléchit encore à la proposition alléchante de sa collègue Sylvie quand elle contourne Gagarin Street et pénètre dans une petite cour intérieure. Trois immeubles gris et bas semblent en cours d'achèvement depuis toujours. Les habitants profitent des premiers rayons du soleil qui, un mois plus tard, plongera impitoyablement la ville et la steppe dans une même fournaise. Quatre enfants jouent aux osselets sur les marches de l'escalier. Edith enjambe les cinq animaux traditionnels mongols, que symbolisent les faces des osselets lorsqu'ils tombent sur la tranche large ou étroite, gauche ou droite : chèvre, mouton, yak, cheval et chameau. Elle



frappe à la porte de Chukka. Une voix chantante résonne à l'intérieur de l'appartement. « Qui c'est ? »

Arrivée la veille, Edith est encore sous le coup du décalage horaire au début de sa troisième visite en Mongolie. Elle qui depuis vingt ans n'a jamais voyagé deux fois au même endroit, s'est laissé envoûter par la plaine embaumée d'absinthe et par le chant des alouettes. Chukka, dont elle a fait la connaissance deux ans plus tôt, dirige l'agence de voyages qui lui a permis de découvrir la steppe mongole. La Française a vécu une première aventure formidable auprès des familles nomades dans la steppe de l'Arkhangai, accompagnée d'un guide à cheval, dormant de yourte en yourte et rencontrant une nouvelle famille chaque soir. La formule touristique connaît un large succès, mais Chukka a su ajouter une dimension sociale à son entreprise. Tous les maillons de la chaîne sont rémunérés sur le prix que paient les touristes, mais ils versent trente pour cent de cette somme dans un pot commun. Ce pot commun est ensuite attribué à un projet communautaire ou sert à aider une famille particulièrement affectée. Les deux femmes sont restées en contact par courriels. Edith a poussé des portes, transmis certaines adresses, puis elle est revenue une année plus tard avec quelques colis. En repensant au dynamisme et à l'esprit d'entrepreneuse de la jeune femme, Edith vérifie l'importance du fonctionnement en réseau.

Chukka débarrasse vivement son amie française et fait mine de ployer sous le poids de son sac. « Mais tu transportes combien de marmottes là-dedans ? À moins que tu n'aies emporté tous tes dictionnaires papier ! » La jeune maman mongole replie un long châle turquoise sur ses épaules et s'assoit en lotus sur le canapé pour poursuivre la conversation. Edith se rend vite à l'évidence : la naissance de son deuxième fils n'a freiné ni la vivacité ni aucun des projets de la jeune femme. Chukka a remarqué que les touristes de passage aiment passer deux ou trois jours dans la capitale, à leur arrivée, avant de partir dans la steppe, ainsi qu'à leur retour de la steppe avant de redécoller de l'aéroport Gengis Khan. Elle s'apprête donc à ouvrir une pension, de type auberge de jeunesse. Il lui manque quelques milliers de dollars pour boucler le premier tour de table. Elle doit rencontrer des investisseurs la semaine suivante. Les deux femmes échangent des nouvelles des uns et des autres autour d'un litre de tsaï, le thé très léger, salé et agrémenté de lait et de beurre, dont les héritiers du Grand Khan ont fait leur boisson nationale. Les deux amies conviennent de dîner le soir même avec un couple de Canadiens dont Chukka vient de faire la connaissance. Rendez-vous à 21 heures au restaurant indien Hazara.

Edith s'apprête à partir quand Sorchin la retient en s'accrochant à sa jambe. Le petit garçon qui ne s'est pas encore manifesté insiste pour lui montrer une figurine de cheval que son père lui a achetée en prévision de Naadem, la fête nationale. Elle quitte l'appartement, réenjambe les jeunes joueurs d'osselets aux doigts virtuoses et se retrouve sur Gorhi Avenue. Un accident vient d'avoir lieu sur le passage piéton qu'elle emprunte pour rejoindre la grande artère



commerciale. En traversant quelques instants plus tôt, elle aurait été blessée. Sorchin et son cheval l'ont retenue juste le temps nécessaire. **Curieux !**

Malgré la fatigue qui l'écrase, Edith constate que sa montre n'affiche pas plus de 14 heures. Elle dispose donc d'une heure avant de rejoindre l'appartement qu'elle loue un peu à l'écart du centre. Le décalage de sept heures avec la France libère une petite journée de détente avant de se connecter à Internet et de travailler. À défaut de pouvoir ajouter six heures à chaque journée, Edith apprécie de vivre deux journées en une.

Le week-end prochain, elle ira rendre visite aux nomades d'Olzit, dans la steppe. Chukka lui a proposé un covoiturage avec la fille d'un de ses chauffeurs touristiques habituels, ce qu'Edith a accepté. Le covoiturage est une deuxième nature des Mongols. Tous les Mongols sont chauffeurs de taxi. En dégustant un riz frit dans une gargote coréenne de 10 couverts, Edith se prépare pour sa deuxième journée, plus laborieuse, attablée à son bureau devant l'écran et le clavier de son ordinateur. Elle fouille l'une des innombrables poches de son pantalon de baroudeuse et en sort quelques pièces qu'elle laisse sur la table avant de partir. Elle regagne ensuite son appartement en flânant. Des voisins de palier bruyants finissent leur conversation devant leur porte. Edith sort de sa rêverie et croit reconnaître dans le dialogue ouïghour quelques mots de français « On ira **chez...** »

L'écran tremblote, la connexion peine à s'établir, Edith peste intérieurement : « Non, pas maintenant... Allez, fais un effort ! » Comme le doigt du chasseur sur la gâchette, l'œil rivé au viseur, l'index est tendu au-dessus de la souris, prêt à cliquer une *x^e* fois avec impatience. Les fenêtres attendues apparaissent, puis les couleurs. La barre inférieure de la fenêtre de messagerie affiche la progression du chargement des messages. « 1... de 6 ». Edith supprime deux pourriels, lit avec intérêt les échanges de la « nuit » sur la liste de la SFT. Un collègue sollicite des avis à propos d'une agence située à Rennes. Edith a effectué plusieurs traductions pour l'un de leurs chefs de projet, trois mois plus tôt. Tout s'est bien déroulé. Elle rédige rapidement quelques lignes rassurantes et envoie le message. Le dernier courriel vient de sa binôme Sylvie. Elle s'apprête à accepter un projet de révision de 50 000 mots et demande à Edith si elle peut prévoir de bloquer une heure pour échanger le lundi suivant.

Edith et Sylvie ont suivi quinze ans plus tôt la même formation de traduction généraliste. Elles ont transpiré ensemble sur les mêmes textes techniques, partageant leurs trouvailles, qui un glossaire, qui un outil d'alignement gratuit. De pépites en joyaux, elles se sont constituéé une trousse à outils de forage terminologique, qui répond à la plupart de leurs besoins techniques. Elles ont surtout mis cette période à profit pour peaufiner leur méthodologie de traduction et de révision et percer tous les secrets des opérateurs booléens des principaux moteurs de recherche. La fin de leurs études n'a pas sonné celle de leur relation. Elles ont continué à s'épauler, révisant mutuellement et systématiquement toutes leurs traductions. Cela a fonctionné comme une garantie et elles ont pris confiance. Les deux complices poursuivent donc

leur collaboration en déployant chacune leur réseau de connaissances et en le mettant à leur disposition mutuelle, quand un besoin précis se manifeste. Sylvie a ébranlé Edith trois semaines plus tôt en lui proposant de la rejoindre dans l'agence où elle est salariée depuis deux ans. Le statut lui donnerait une sécurité qui lui fait défaut et devient critique à l'heure où le marché se tend.

Concernant la relecture, Edith répond à Sylvie par les codes habituels qu'elle peut compter sur elle. « No souçailles, ch'uis là », pour le plaisir de détourner la langue. Elle ajoute en post-scriptum de tenir compte du décalage de sept heures. Sylvie répond par retour qu'elle n'a pas oublié l'escapade mongole et qu'elle a activé une deuxième petite horloge de bureau, calée sur le fuseau horaire du désert de Gobi. Un sourire au coin des lèvres, Edith ouvre le document qu'elle doit livrer quinze jours plus tard et plusieurs fenêtres affichant les sites de dictionnaires et de phraséologie qu'elle utilise le plus fréquemment. Elle reprend la traduction là où elle l'a laissée à Paris et travaille jusqu'au soir. 13 heures à Paris, 20 heures à Oulan Bator. Son estomac tiraillant la pousse à fermer les documents et à éteindre le PC. Elle traverse la ville à pied pour rejoindre Hazara.

Nous sommes le troisième samedi du mois. Les familles circulent à vélo ou en rollers. Le centre-ville de la capitale est piéton. La fourmière polluée a mué en gigantesque parc d'attractions familial. Un jeune homme en tenue et coiffe traditionnelles lui tend un dépliant invitant à un spectacle de danse et de khoomi, le chant diphonique mongol, dans la merveilleuse salle de spectacle du Tumen Ekh Ensemble. Edith promet de s'y rendre, car elle sait l'effort qu'ont fourni ces jeunes Mongols pour créer cette association de renouveau culturel. Trois petites balles de jonglage colorées roulent à ses pieds, la tirant de sa lecture. Avant qu'Edith n'ait le temps de réagir, un jeune père hilare lance à ses deux fillettes : « Allez, cherchez-les ! »

L'entrée chez Hazara concentre sur vingt-cinq mètres carrés l'image de la Mongolie moderne. Au fond d'une ruelle défoncée, il faut contourner une palissade de chantier pour découvrir une plaque de guingois annonçant le restaurant. À 21 heures, trois ouvriers peignent une ribambelle de chevaux colorés sur des volets de bois, dans l'avant-cour. La lumière du jour leur laisse encore deux heures de travail.

Edith s'est habituée à cela et sait que les abords en chantier ne présument en rien de la sophistication de la cuisine ou de l'élégance de l'intérieur. Elle n'est pas déçue. Une fois la porte d'entrée poussée, la lumière tamisée ne laisse filtrer que les sourires du personnel et le raffinement de l'endroit. Une vaste salle lambrissée de bois fauve se découpe en alcôves tendues de tapisseries et de voiles chamarrés. Un large escalier sombre monte tout droit à la mezzanine où d'autres tables se détachent dans la lueur des bougies. Plusieurs familles sont déjà attablées, certaines avec de très jeunes bambins aux joues rondes rougies par le soleil. La musique s'écoule comme une mélodie nostalgique, quand Chukka surgit.

Jean et Marie sont arrivés plus tôt. Après les salutations d'usage, chacun s'extasie sur la caverne d'Ali Baba où Chukka les a attirés. Les Occidentaux se montrent séduits et ne boudent



pas leur plaisir. L'endroit correspond en tous points à leurs fantasmes d'Inde. La conversation glisse subrepticement sur les professions qu'exercent les uns et les autres. Quand vient son tour, Edith arbore un large sourire et lance : « Être traductrice indépendante demande trois compétences primordiales. La première, c'est la maîtrise parfaite de sa combinaison de langues, la deuxième, c'est la maîtrise parfaite de son sujet et la troisième c'est la maîtrise parfaite d'une grande diversité de stratagèmes pour virer le chat du clavier ! » Les regards alentour se tournent vers leurs rires. Edith complète la description de son métier en précisant qu'elle partage ses travaux en deux catégories : ceux alimentaires qui demandent peu de temps et d'engagements, et sont lucratifs, et les autres. Les bijoux qu'elle cisèle avec la minutie d'un diamantaire sur la place d'Amsterdam. Pendant ces travaux-là, Edith n'active pas la micro appli chrono qui compte habituellement le temps qu'elle consacre à un projet. Elle sait qu'elle gagne autre chose que de l'argent.

Edith est surprise d'entendre que Jean, géologue, est expatrié d'Ivanhoe. Sous un nom romanesque se dissimule un complexe minier d'une redoutable efficacité et d'une envergure planétaire. Le groupe, gouverné par des capitaux canadiens, se trouve partiellement sous contrôle du mastodonte Rio Tinto. Pourquoi Chukka souhaite-t-elle lier amitié avec un représentant d'Ivanhoe qui fore à tout va, ravageant le sous-sol de son pays ? Jean remarque qu'Edith fige son sourire, comme en apnée, et lance un premier trait acide. La réponse fuse. Un partout. La balle au centre. La passe d'armes verbale est courte et franche. Edith retient son souffle. Le salaud de capitaliste colon et la bisounours écolo ne changeront pas d'opinion ce soir. Match nul ! Pas de prolongation. Chacun reprend sa respiration et regagne les eaux plus tranquilles de la conversation qui occupe Marie et Chukka. Ce n'est qu'au moment de se quitter qu'Edith comprend les motivations de son amie. Marie lui donne rendez-vous le lendemain pour lui présenter son voisin Harry qui gère les activités de loisirs des expatriés et de leurs familles. Jean salue Edith froidement affirmant « être ravi d'avoir fait la connaissance d'une **linguiste** ».

Le week-end est arrivé. Le trajet en voiture vers Olzit dure cinq heures et se déroule sans heurts. C'est-à-dire au sens littéral, sans heurter une vache, un cheval ou un chameau sur la route cabossée. Conduire en Mongolie s'apparente souvent à une épreuve de gymkhana. La nièce de Chukka parle très peu l'anglais. La discussion prend donc rapidement un tour très visuel de pantomime et la radio qui diffuse les tubes du moment égaie la fin du parcours.

Olzit brûle sous ses toits de tôle. L'école est fermée pour trois mois. L'hôpital fonctionne au ralenti en attendant les prochaines mutations. Les anciens cavaliers des steppes qui ne supportent plus la rigueur hivernale sous la yourte sont venus grossir la petite bourgade. Les familles qui possèdent une moto viennent rendre visite à leurs anciens de temps à autre. Les motos se chargent alors de trois ou quatre passagers et de victuailles apportées en cadeau. En arrivant, Edith découvre trois nouvelles constructions aux abords du pont qui franchit le fleuve Orkhon.

Cherra, qui l'accueille, est associé à Chukka dans l'agence de voyages. Il est aussi professeur de lutte mongole. Il tente avec une patience infinie d'apprendre à Edith comment lancer l'urga. Le pianotement sur le clavier mobilise visiblement d'autres compétences que le lancer de lasso ! La longue perche-lasso ne cingle que le vide. Les enfants éclatent de rire et montrent fièrement leurs prouesses. À chaque lancer, ils ramènent un cheval éloigné.

Les retrouvailles sont émouvantes, les cavalcades à travers la steppe, ébouriffantes et les éclats de rire à la veillée, libérateurs. Les bêtes sont silencieuses dans leur enclos. Après avoir fait le pitre pendant une heure, Cherra déclame : « La nuit paraît courte dans le plaisir, les veilles semblent longues dans la solitude, bonne nuit, c'est de Lao **Tseu** ».

Hors du temps et de l'espace, Edith perd tout repère ! Seule dans la nuit, elle écoute les respirations des dormeurs et s'abandonne au spectacle pour lequel elle a traversé l'Europe. Les étoiles brillent à travers l'ouverture centrale de la yourte. Edith voit se dessiner une caravane de chameaux, qu'elle commence à compter, avant de s'endormir à sept.

La nuit du samedi au dimanche est chamannique, peuplée à foison d'animaux parlant comme des sages et de tambours frappés avec une régularité de métronome. Au réveil, Edith est encore troublée par la vision d'un grand ours blanc qui portait un masque de bois d'ébène et semblait danser en riant sous ses yeux, comme un enfant facétieux. Ce matin-là, elle choisit de n'en garder que la poésie en souriant. Des années auparavant, elle aurait cherché à interpréter cette vision en puisant dans des ouvrages spécialisés, mais elle n'en a plus **besoin**.

Au retour en ville, lundi matin, Edith travaille quelques heures avant que les messages ne commencent à s'empiler dans sa boîte de réception. Elle reçoit le document numérisé que Sylvie révise avec une question portant sur une note manuscrite. Elle traite les autres messages avant de revenir sur cette question. Affichant le document en plein écran, Edith prend connaissance du sujet. Le texte évoque le déploiement d'un réseau d'applications de microfinance pour téléphones portables au Kenya. Meticuleusement, elle relit la traduction, apporte des suggestions et rectifie les phrases à la voie passive pour leur préférer la voie active, histoire de redynamiser le propos.

Contrairement aux échanges habituels des deux complices, la question ne porte pas sur la traduction à proprement parler. Edith agrandit la marge dans laquelle est rédigée la note qui pose problème à Sylvie. Elle décrypte l'écriture irrégulière « Les mandataires ne souhaitent pas présentement localiser les devises. Merci de mettre le chapitre 4 sur la tablette. Ce n'est pas une cassure ! »

« Hé ? C'est quoi ces consignes ? » Pourquoi les mandataires interviendraient-ils dans les instructions de localisation ? Pourquoi devait-on prendre bonne note du chapitre 4 ? Le mot cassure est tracé maladroitement. S'agit-il d'un autre mot ? D'une césure ? Edith échange des messages avec Sylvie qui pense elle aussi lire le mot cassure, mais sans certitudes. « Cassure » ou « césure », on peut donc retenir plusieurs éventualités, au moins **deux**.

Le contexte du document et le terme « présentement » orientent les recherches d'Edith vers une expression de français d'Afrique. Elle commence à fouiller le web, d'abord en tapant quelques équations de recherche aléatoires, histoire de cerner le sujet. « mandataires kenya micro finance » « mandataires microfinance site:.ke » « Afrique banque mandataires ». Après plus d'une heure et malgré la contrainte complémentaire de fouiller dans les pages en langue française, les différents moteurs interrogés n'apportent aucune réponse convaincante. Edith se surprend à chercher à voix haute d'autres façons de **faire**.

Elle reprend son propre travail jusqu'à ce que le soleil trace une giclée vermeille à la base des nuages. Elle sort faire une course près de la Poste centrale. Là, devant elle, à trente mètres, Jean. Edith ralentit le pas et laisse passer un 4×4 aux vitres teintées avant de traverser la rue. L'évidence la stoppe nette au moment de poser le pied sur le trottoir opposé. Elle s'arrête brutalement comme frappée par la foudre. En reconnaissant l'expatrié du conglomérat minier, un déclic a lieu, une brusque lumière ! Connexion électrique de synapses miraculeuse ? Intuition ? C'est presque en courant qu'elle rentre à son appartement. Sans prendre le temps d'accrocher sa veste à la patère, elle se précipite sur son clavier et adresse un message instantané à Sylvie dont elle voit l'avatar connecté. « Est-ce que par hasard ton client serait Québécois ou Canadien francophone ? Cela expliquerait autrement l'utilisation de ce "présentement" ? » Sylvie répond par l'affirmative comme une évidence, ignorant tout des recherches d'Edith en milieu subsaharien. La note manuscrite prend alors tout son sens. Les "mandataires" en français du Québec sont des sponsors. Les sponsors de l'opération de microfinance demandent donc de ne pas convertir les dollars en euros, pour l'instant. « Mettre sur la tablette » signifie « mettre de côté ». Reste la « cassure ». Sans prendre de risques, Edith tape l'expression entre guillemets dans le champ de recherche du moteur ouvert sur son écran et après quatre articles sur la cassure de l'ADN, trouve ce qu'elle cherche, en cinquième position. Une note de recherche du département de langues et linguistique de l'Université Laval à Québec. L'auteure y compare l'évolution des expressions du français du Québec et celles du français de France. « C'est pas une cassure » signifie « Il n'y a pas le feu ». Satisfaite d'avoir trouvé une explication cohérente, Edith ferme une à une les fenêtres, débranche son équipement et s'apprête à passer une nuit réparatrice.

La matinée traîne. Le temps semble congelé dans un dzuud. Enfin 13 heures. Neuf heures plus tôt, donc 4 heures du matin, à Montréal : l'heure idéale pour contacter Dominique, rencontrée six ans plus tôt à Rivière-du-Loup, au bord du Saint-Laurent. Elle vient de prendre son poste à la préparation de l'édition matinale du journal de Radio-Canada. Malgré les nombreuses dépêches tombées dans la nuit, Dominique, toujours serviable, prend le temps de lui confirmer le sens des expressions. Elle lui communique même les coordonnées d'une collègue au service linguistique interne de la grande maison. Bingo ! Edith résume les résultats de ses recherches et rédige un message enthousiaste pour Sylvie, puis se ravise juste avant de cliquer sur Envoyer. Est-ce qu'elle ne s'emballe pas un peu rapidement ? Les pièces du puzzle s'emboîtent-elles vraiment ? Allez, faites rouler les **dés**.

En démarrant sa journée, Sylvie répond à Edith. Son client, entretemps, lui a effectivement confirmé le sens de la note. « Merci quand même, madame l'enquêtrice ! Au fait, as-tu réfléchi à ma proposition ? » Edith répond évasivement. Oui, elle a réfléchi, mais elle n'a pas tranché. Est-elle prête à sacrifier sa liberté, cette facilité de travailler de tous les endroits du globe en échange d'une forme de stabilité ?

Le séjour touche à sa fin. Edith va retrouver après-demain son appartement lyonnais, son bureau encombré et Manouche qui est hébergée chez la voisine du troisième. Elle rend une dernière visite à Chukka, qui mène une conversation téléphonique animée lorsqu'elle lui ouvre la porte. La Française comprend qu'il s'agit de Cherra, qui accueille de nouveaux arrivants. Il appelle d'Olzit où il attend un couple de touristes français pour une semaine. Le covoiturage a du retard. Conscientieux, il appelle Chukka pour vérifier si elle détient des informations complémentaires. Celle-ci prononce le prénom d'Edith et tend l'appareil à son amie. Edith salue en anglais le colosse à la voix grave et le remercie chaleureusement pour son accueil le week-end précédent. En éclatant de rire, Cherra promet qu'à la prochaine visite d'Edith il lui préparera une marmotte selon la recette traditionnelle. Edith frémit à cette seule évocation. Elle connaît la recette en question. Le chasseur éventre l'animal et substitue des pierres brûlantes aux viscères. Lestée de la sorte, la marmotte cuit de l'intérieur.

Ainsi se clôt cette chronique sur la magie qui mêle le passage des frontières, du temps et des **phrases**.

San Francisco, le 28 septembre 2015

Isabelle Meurville est diplômée de l'université de Rennes 2 et traductrice indépendante depuis 2001. Elle traduit de l'anglais vers le français des textes marketing et techniques et se spécialise dans le domaine des énergies renouvelables et des droits de la personne. Adhérente à la SFT depuis son installation, Isabelle est élue depuis 2014 codéleguée pour la région Grand-Est. Elle dédicace cette brève fiction à deux personnes qui l'ont accompagnée à des moments importants de son activité professionnelle : Edith Alexandre, ancienne déléguée de la région Grand-Est qui l'a nourrie de conseils judicieux au moment opportun et Sylvie Mouysset, pour la patiente révision de ses traductions et la confiance témoignée dans les échanges de services depuis plus de dix ans.

Son titre est un clin d'œil à une réplique (légèrement détournée !) du film de Georges Lautner, *Les Tontons flingueurs* (1963, dialogues de Michel Audiard) (<https://www.youtube.com/watch?v=waWRWEiG7Uw>).

